

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Vol. XVII, No 5. 15 juillet 1905.

L'Accusateur Imprévu⁽¹⁾

No 7.

DEUXIEME PARTIE

IV.—L'ASSASSIN DU PRÊTRE

(Suite)

Convaincu par l'évidence de ces raisonnements, et croyant peut-être lui-même à certains moments au chasseur mystique plus qu'il n'était nécessaire, il entra dans un café, et sur une carte de visite, avec une superbe couronne, il écrivit au cavalier Martellini les lignes qui suivent :

"Cher et aimable cavalier,

"Je viens de lire que Santafusca est impliquée dans le procès du "chapeau". Le secrétaire de la commune m'a écrit que l'on a violé le caractère sacré de mon domicile. Je prépare d'énergiques protestations, mais je pardonnerai aisément au cavalier Martellini, s'il ne me cite point parmi les témoins le jour des courses. S'il peut, d'ailleurs, m'épargner tout à fait le dérangement, je prendrai volontiers le train de Paris. Pourtant, toujours prêt à l'obéissance, comme don Abbondio."

* * *

Le cavalier Martellini, qui connaissait ce qu'on appelle le savoir-vivre, et qui nageait dans les bonnes grâces des seigneurs comme une tanche dans une eau claire, s'empressa de répondre comme il suit :

"Excellence,

"Si le saint-lieu fut violé, nous ferons les sacrifices propitiatoires. Quant à entendre V. S. Illustrissime, j'espère que ce ne sera pas nécessaire, car le procès manque de fondement et se terminera par un non-lieu. De toute façon, j'ai trop le désir d'assister aux courses pour me jouer à moi-même le mauvais tour de siéger pour les tribunaux et de vous citer, vous, tandis que Andreina battra de deux têtes ce pauvre Latium. Car tout bon Napolitain devra croire aujourd'hui en Andreina... "For ever!"

* * *

—Bien, bien! dit le baron, qui ne s'inquiétait même plus de lire les journaux du soir. Enfin, il s'émerveillait lui-même de se sentir si rassuré et soulagé.

Un grand poids tombait de sa conscience sur la conscience d'un autre lui-même, sorti de lui, ombre charitable, qui s'interposait entre la victime et son assassin. Par reconnaissance, il fallait croire à ce bon chasseur.

Et, parfois, il y croyait sincèrement, comme si sa personnalité se dédoublait, comme le petit enfant croit à l'existence réelle de son ombre jouant avec lui. Il en était venu à lui parler volontiers, dans l'espérance que lui parler serait un moyen de donner à l'ombre une plus grande et plus réelle consistance.

Il croyait ainsi aider l'opinion publique à s'éloigner de la vérité et à concentrer sur un être impalpable toute la responsabilité de l'acte néfaste.

Telle fut sa grande préoccupation pendant tout le jour qui précéda les courses.

Partout où il se trouvait, au club, au café, ou sur le turf, partout en somme où il pouvait diriger la conversation sur le procès du jour, il exposait ses idées avec une clarté et une chaleur singulières, avec une insistance presque fatigante, si bien que Usilli lui dit une fois.

—Oh! écoute, tu m'as déjà assez cassé la tête avec ce chapeau! S'étant associé avec Usilli, de Spiano et plusieurs autres cava-

liers pour une partie commune, dans laquelle de nombreux paris étaient engagés, il dut courir toute la soirée et toute la matinée du lendemain, soit à cheval, soit en voiture, tantôt au manège, tantôt chez le tailleur qui ne lui avait pas encore tenu prêt son habit rouge, tantôt auprès de quelques dames de l'aristocratie pour les ententes préalables.

Dans tout le mouvement joyeux qu'il se donnait il retrouvait l'ardeur, l'entrain, la grâce, l'élégance de ses trente ans. Le cavalier Martellini n'eût jamais imaginé le bien qu'il avait fait à une âme du purgatoire. Jusqu'à la princesse de Palandes, qui ne l'avait pas vu depuis longtemps, et trouva Santafusca rajeuni de dix ans.

C'était encore une très belle femme que cette fameuse princesse, en laquelle se fondaient deux vieilles lignées italo-espagnoles. Restée veuve encore jeune, elle n'avait pas encore dépassé la trentaine et sa beauté reflorissait du plein développement de la seconde jeunesse, qui chez les femmes est d'ordinaire une édition revue, augmentée et améliorée. La princesse se laissait volontiers faire la cour—n'ayant rien autre chose à faire. Le baron sut si bien se présenter et dire en quelques minutes des choses si originales que la princesse le voulut pour cavalier.

—Je viendrai vous prendre en voiture, princesse.

—Et pourquoi pas à cheval?

—Si cela vous plaît, nous irons à cheval, ajouta le baron, faisant sonner ses éperons.

—Vous serez mon terrible cavalier.

—Pourquoi terrible, princesse?

—Voici, c'est parce que vous avez une mine de brigand qui me plaît.

Puis la princesse, riant de son beau rire, ajouta :

—Est-il vrai qu'un de vos ancêtres est mort pendu?

—Brigand, oui, princesse; pendu, non. Les Santafusca ne se laissent pas pendre. A demain.

—Venez de bonne heure.

Le baron partit presque amoureux de la belle veuve, et cette pensée nouvelle et riante s'introduisit comme un fil d'or dans la trame lacérée et sombre de sa pauvre existence.

Le jour suivant, vers midi, dans son magnifique costume de drap rouge, une longue plume de faisan à son béret de velours, le baron, aux côtés de la belle amazone, sortait à cheval se dirigeant vers le champ des courses.

V.—AUX COURSES

La journée n'eût pas pu être plus splendide.

Andreina battit d'une longueur Latium, le grand favori du futur derby, et donna la victoire aux écuries napolitaines, dont le président était le marquis de Spiano.

Quand le retour commença, nulle plume ne pourrait donner l'idée du mouvement, de l'entrain, du vacarme, du bariolage, des couleurs, des galops, des cris, de la joie fulgurante dans cette atmosphère de soleil et d'azur.

Le baron, remis à neuf et transformé, faisait une cour impitoyable à la princesse, qui entendait jouer au caprice et visait, en acceptant l'adoration de Santafusca, à se venger d'une trahison secrète.

—Excellence, Excellence!... vous voyez que nous ne vous avons pas dérangé... Ainsi cria la voix du cavalier Martellini, qui, du haut d'un break de maître, cherchait à concilier, au milieu d'une corbeille de jolies femmes, la rigide sévérité du juge avec l'aimable galanterie de l'homme du monde.

—Merci! merci!... cria derrière lui le baron, agitant la main en l'air.

(1) Commencé dans le numéro du 3 juin 1905.

—Ne me remerciez pas trop, car je suis capable de vous faire arrêter... avec votre gracieuse complice, s'exclama le cavalier parlant dans ses mains comme dans un porte-voix.

—Faites donc, je ne résisterai pas à la force.

De grands éclats de rire retentirent sur le haut du break, qui disparut dans un nuage de poussière.

—Pourquoi vous arrêterait-on vous, baron? demanda la belle amazone qui chevauchait à son côté.

—C'est encore l'histoire de ce procès.

—Est-ce bien vrai qu'un prêtre fut assassiné à Santafusca? Le comte Villi m'en parlait hier soir. Quelle affreuse histoire! A-t-on trouvé l'assassin?

—On a des soupçons, répondit le baron, regardant en l'air.

—Ce n'est pas ici le cas de dire "cherchez la femme".

—Non, plutôt "cherchez le chasseur".

—Êtes-vous bien persuadé que le coupable soit quelque fabuleux Freischutz?

—Oui, comme je suis persuadé que je vous aime.

—Vous y avez pensé trois jours pour me le dire.

—C'est un amour aggravé de préméditation.

La belle princesse italo-espagnole sourit adorablement. Le baron fit sentir les éperons à son cheval, et tous les deux, étant un peu sortis de la foule, se lancèrent à un trot vif, s'éperonnant l'un l'autre des regards.

Il accompagna chez elle la splendide amazone et rejoignit de Spiano et Usilli aux écuries.

—C'est donc une grande victoire, Santa... crièrent les amis.

—S'il y a de l'argent, nous le prendrons, répondit le baron.

La fortune continuait à le favoriser. Tant gros que petits, ses paris lui avaient fait gagner encore trente ou quarante mille francs. Cette abondance d'argent ne faisait plus d'effet désormais sur un homme qui, pour quinze mille francs, avait dû assommer un prêtre. Il sentait presque pénétrer en lui la conviction que l'argent ne pouvait plus lui manquer, qu'il en trouverait partout, seulement en grattant un peu la terre. Il gagnait et dépensait sans compter, comme si le trésor enfermé dans son secrétaire avait la vertu de se renouveler de soi-même et de se multiplier.

En sortant des écuries, il tomba dans les bras de Cecere, le grand chroniqueur impressionniste de l'*Omnibus*, qui comptait alors plus de cinquante années d'existence, et que Cecere, avec son style fantaisiste, avec ses astérisques et ses guillemets, avait rajeuni depuis quelque temps.

—Baron, cria Cecere, vous arrivez tout à fait, sauf votre respect, comme le fromage sur le macaroni.

—Ah! mon bon Cecere, je voulais vous écrire un de ces jours, dit le baron.

—Et moi je voulais venir vous voir, Excellence. On n'imprime pas deux fois le nom d'un homme sans se sentir un peu son parent. Et la consanguinité de l'encre...

Cecere, avec sa face flasque de frocard glabre, riait en montrant deux rangées de grosses dents blanches comme celles d'un ruminant:

—Et qui nous empêche de dîner ensemble?

—Laquelle des divinités? déclama Cecere, qui s'empara avec un grand plaisir du bras d'un homme qui venait de gagner aux courses. J'ai besoin de beaucoup d'indications sur la grande journée d'aujourd'hui et c'est toujours une bonne fortune pour une journaliste quand il a puisé à une source "indiscutable". Mais ce qui importe le plus, baron, c'est d'obtenir de vous la permission de visiter Santafusca.

—Allons donc! dit le baron, sans réfléchir.

—A un solliciteur de ma sorte, on ne refuse rien. Je dois insister sur ma requête, parce que mon directeur s'est déjà étonné deux fois que je ne me sois pas encore transporté sur le lieu du méfait. Il ne faudrait pas qu'il eût motif une troisième fois de s'étonner. Alors qu'allez-vous faire?

—Et qui vous dit, messieurs, qu'il y ait eu un méfait? s'écria le baron en entrant avec Cecere dans la salle du café de l'Europe.

—Règle générale, pour un journaliste, un méfait existe toujours et particulièrement quand on a reconnu qu'il n'existait pas. Cette affaire du prêtre a trop intéressé nos bons lecteurs pour qu'on puisse maintenant les mécontenter par un non-lieu à poursuivre. Nous sommes obligés de galvaniser notre mort, de le faire vivre aujourd'hui pour le tuer demain, de l'enterrer ensuite, de l'exhumer plus tard et cela au moins jusqu'aux prochaines élections politiques, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de nouveaux assassins politiques. Et pourquoi ne ferions-nous pas tout ce que je viens de dire avec un mort, puisque nous le faisons toujours avec les vivants?

Cecere se remit à rire en montrant ses magnifiques dents de bœuf, tout en dépliant sa serviette et en commençant le nettoyage des assiettes et des couverts que le garçon de service plaçait devant lui.

—Si vous saviez combien de fois je vous ai envoyé au diable pour votre procès!

—Envoyer au diable un journaliste, c'est l'envoyer dans la maison de son grand-père. Le divin poète a dit que le diable est le père du mensonge et nous sommes les fils de son fils... Vous comprenez?

—Eh bien! voyons, s'écria le baron qui se sentait en veine de parler, quelles sont les indications dont vous avez besoin?

—Pourrai-je dire au moins que je vous ai interviewé?

—Je ne suis pas le prince de Bismarck.

—Aujourd'hui, pour un chroniqueur, vous êtes quelque chose de plus et vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que je ferai à mes lecteurs quand je pourrai écrire, par exemple ceci: "Nous nous sommes entretenu hier avec Son Excellence le baron de Santafusca, un de nos plus sympathiques jeunes gentilshommes."

—Jeune, hélas!

—Et n'est-on pas jeune quand on a la bonne fortune d'accompagner la belle princesse de Palandes?

—Vous imprimerez cela aussi?

—A présent, non.

—Vous êtes des animaux.

—Ce n'est pas pour rien qu'un homme se fait tailler la barbe à la derby et se rend le menton lisse.

—Que voulez-vous dire? demanda le baron d'une voix sourde.

—Que vous êtes jeune, amoureux et heureux en amour. Laissez faire. Je ne manquerai pas de signaler cette circonstance à nos aimables lectrices. Je ne vous donnerai que trente ans. Donc, résumons-nous, comme dit le professeur Spaventa. Vous avez une villa à Santafusca?

—Oui.

—Quel style?

—Seize cent, moitié baroque.

—Très bien, ce moitié baroque. Le fond du tableau sera plus théâtral. Villa splendide, bien entendu.

—Au contraire, ruinée... délabrée...

—Superbe! Voilà qui est romantique... et fera un bel effet. Et le chapeau fut trouvé dans la villa?

—Je n'en sais rien... C'est vous qui l'avez dit.

—Cela résulte de l'enquête. Quelle est votre opinion sur ce crime du prêtre?

—C'est-à-dire? demanda le baron en versant du vin.

—Croyez-vous que le prêtre ait été tué dans la villa?

—Moi?—et le baron porta son verre à ses lèvres et le vida—que puis-je en savoir? C'est vous qui l'avez tué, ce prêtre. (Et il faisait tout son possible pour rire.) J'ai jeté un coup d'œil sur vos commérages, quand on m'eut dit que mon nom s'y trouvait mêlé, et il me semble avoir compris qu'il est intervenu un chasseur qui aurait trouvé le chapeau du prêtre, qui aurait été vu d'abord à Santafusca, puis à la Falda, à l'auberge du Vésuve; il aurait donné à entendre qu'il était le neveu du prêtre... un pâté de hachis tel que nous n'en mangerons pas un plus mauvais aujourd'hui... si vous les aimez.

—De toute façon, si vous étiez appelé au tribunal pour dire votre opinion, vous trouveriez encore cette version qui accuse le chasseur mystérieux...

—S'il y a eu crime...

—S'il y avait un lièvre, il devait y avoir aussi le chasseur, convenez-en.

Le baron s'efforça encore de rire, mais il ne put que tousser. Il versa encore du vin. Il le but en hâte, et voulant insister sur une opinion, qui dans le pire des cas l'aurait aidé à se sauver, il continua:

—Je ne dis pas que le chasseur ait tué le prêtre à Santafusca plutôt qu'ailleurs. Il peut être que les coupables aient été nombreux, qu'ils l'aient noyé dans la mer après lui avoir volé son argent, et qu'un des leurs, plus ou moins chasseur, ait jeté le fameux chapeau par-dessus le mur d'enceinte de mon jardin, à cinq, six ou dix mille de distance du lieu du crime, pour dépister la justice.

—Cela peut être ainsi... Il est haut, le mur d'enceinte?

Le baron ne répondit pas. Ses yeux étaient fixés sur la porte, par où l'on voyait le comptoir du restaurant.

—Il est haut?

—Quoi? demanda le baron, toujours les yeux sur cette porte.

Cecere se retourna et vit deux carabiniers montrant une feuille au patron et lui demandant des explications.

Le dialogue fut interrompu par le garçon:

—Que désirez-vous encore?

—Pour moi, je ne sais trop... dites, vous... Je me sens la tête lourde et étourdie. Il y avait trop de soleil, là-bas.

Le baron se passa la main sur le front, comme s'il voulait en effacer les rides.

—Puisque nous avons parlé de chasseurs, essayons d'un poulet chasseur, dit Cecere.

Les deux carabiniers disparurent et le patron revint à sa place.

Cecere, tout occupé à consommer son dîner à la sauce gratis, croyait sincèrement que le baron avait pris un coup de soleil et lui dit:

—Un bon remède est un petit somme... Du reste, Excellence,

vous y perdez peu à ne pas avoir d'appétit. Avez-vous jamais vu un poulet plus apocalyptique que celui-ci? Il me semble avoir sur ce plat le squelette de notre prêtre. Ces gens-là se moquent de la presse et du sport; il faudra que j'en dise aussi un mot dans l'*Omnibus*.

Cecere écrivit sur un carnet quelques mots: "chapeau... chasseur... mur élevé... prêtre et poulet maigre", et après un grand flux de paroles que le baron n'écoula pas, sous prétexte de son mal de tête, il s'en alla, content de sa journée.

Le baron resta seul, la tête appuyée sur sa main, et les yeux fixés en apparence sur la carcasse que Cecere avait laissée sur le plat. Il se sentait vraiment mal. Ces propos stupides, la gaieté sottée et vulgaire de Cecere, la vue de ces deux gendarmes, qui semblaient être venus pour chercher quelqu'un, avaient remué le sang vicié de ses veines, et il retombait alors plus lourdement dans la douloureuse contemplation de ses soucis.

Il menait depuis vingt jours une vie de chien, désespérée, pleine d'émotions, d'épouvantes, d'espérances, d'efforts herculéens, pour consolider l'édifice artificiel qu'il avait construit sur son crime.

Il avait perdu bien des nuits au jeu, dans l'orgie, et pendant bien des jours il avait demandé des forces et l'oubli au tapage, aux écuries, aux chevaux, aux liqueurs, au vieux médoc. Aujourd'hui, après une journée de grand soleil, il se sentait vraiment la tête en feu et incapable de lier deux bonnes idées ensemble. Il se trouvait ainsi dans des conditions périlleuses pour un homme ayant besoin de bien raisonner et de faire raisonner les autres à sa manière. Même son cœur, déjà malade, se faisait sentir plus qu'à l'ordinaire.

Et cependant il n'avait pas même faim. S'il buvait, c'était plus pour s'étourdir que par plaisir. Il n'avait pas encore donné à son corps cette forte secousse qui devait faire tomber toutes les feuilles mortes, et il sentait qu'il ne sortirait jamais de ses soucis, tant que ce maudit procès ne serait pas terminé.

Par bonheur, tous les témoignages concordaient pour démontrer l'innocence de Georges de la Falda. Mais si, par une erreur judiciaire, le châtimement était tombé sur un innocent, aurait-il eu, lui courage d'ajouter ce crime au premier?

Bien qu'un homme ait la valeur d'un lézard, il aurait eu répugnance à faire souffrir un homme vivant. On peut ne pas avoir peur des spectres, mais il est des pensées qui font plus peur que les spectres.

Penser, voilà le châtimement!

Il avait trop espéré en une science: et c'était cette science qui contribuait à créer et à affiner sa conscience.

Les bêtes féroces seules dévorent sans remords; et il ne trouverait jamais la paix, jamais, sinon à la condition de s'abrutir peu à peu dans l'orgie et dans la fange.

Le baron de Santafusca n'eût jamais pu concilier son cœur plein de terreurs avec sa raison pleine de principes.

Ces pensées passaient dans une ombre l'une après l'autre comme une noire procession, tandis que, la tête appuyée sur sa main, les yeux mi-clos, il sentait bouillir le vieux médoc dans sa tête déjà cuite par le soleil.

C'était une vie affreuse!

Pourquoi ne se tuait-il pas?

C'était une question qu'il ne s'était jamais faite. Puisque un homme en vaut un autre, pourquoi n'avait-il pas commencé par s'assommer lui-même, au lieu du prêtre? Ou peut-être avait-il peur de l'arrière-scène?

—Oh! les grands imbéciles que nous sommes! murmura-t-il à mi-voix, et il se leva pour sortir.

* * *

Le jour suivant, l'*Omnibus* portait le très brillant article de Cecere, intitulé: "Trois jours à Santafusca".

Le chroniqueur décrivait son voyage à travers un pays enchanté, peuplé de maisons et d'oliviers. Puis suivait la description d'une villa d'un style baroque, et une notice historique sur la famille des Santafusca avait copié dans les "Familles notables".

"Son Excellence, qui vint par parenthèse au-devant de nous avec son habituelle amabilité (ainsi continuait le fabuliste) nous serra cordialement la main. Bel homme, le baron, et ayant pour les journalistes une sympathie particulière. Ajoutons qu'il est un des plus élégants et hardis de nos gentilshommes, et si les belles lui donnent plus de trente ans, cela ne veut pas dire qu'il en ait quarante.

"Son Excellence (qui est par parenthèse fort ennuyé du bruit qui se fait autour de son nom) m'a fait voir l'endroit où, selon ce qu'on dit dans le public, on aurait trouvé le fameux chapeau. Il est aussi de notre opinion, et pense que le prêtre peut avoir été tué ailleurs et que, pour dépister la justice, le chasseur aurait jeté le chapeau par-dessus le mur d'enceinte. Nous avons voulu mesurer: il est haut de deux mètres quarante-sept."

Et après beaucoup d'autres particularités de la même valeur, que

Cecere avait pêchées dans son encrier, l'article finissait par le mot: "Cherchez le chasseur."

* * *

Deux jours après ces événements, un petit billet très gracieux du cavalier Martellini invitait Son Excellence le baron de Santafusca à un entretien particulier dans son cabinet...

"Il me déplaît, ajouta-t-il, de vous causer un tel dérangement pour une affaire qui n'aboutira à rien: et il peut se faire que le prêtre Cyrille, sortant tout à coup de sa cachette, épargne à Votre Seigneurie Illustrissime même cet ennui. Mais, en attendant, pour suivre la procédure, comme nous disons, il faut que j'entende aussi le propriétaire de la maison. Ne croyez pas vous présenter au juge, mais à l'ami. Nous resterons en famille: ce sera même une bonne occasion pour aller ensuite déjeuner ensemble. J'ai entendu parler de certaines huitres à la mayonnaise, une spécialité de la Colombe d'Or, qui sont une chose exquise.

"La séance est à dix heures."

* * *

Le baron lut, relut, écouta ce que lui disait son cœur. Il lui parut être assez tranquille. Le ton sur lequel lui écrivait l'aimable cavalier était de nature à dissiper toute crainte.

Il avait encore une nuit devant lui pour résumer tout à loisir les résultats de l'enquête, les faits de l'instruction, et pour étudier de mémoire le rôle qu'il devrait jouer dans ce drame.

Il n'était pas difficile de formuler sa situation.

Il ne savait rien: il n'avait jamais vu le prêtre Cyrille. Il savait seulement que dans sa villa on avait trouvé un chapeau; et comme on parlait d'un chasseur, il supposait, lui aussi, qui, s'il y avait eu un crime, ce chasseur... introuvable... pourrait y avoir participé. Du reste, il ne savait rien. Ce mot "rien" était toute sa force.

Après avoir répété trois ou quatre fois ces idées fondamentales, comme un élève qui ne veut pas faire mauvaise figure devant les examinateurs, il chercha à n'y plus penser; toutefois il ne put fermer l'œil presque toute la nuit.

Vers le matin seulement, les os brisés par l'insomnie, il s'endormit et eut des songes incohérents, sous lesquels, comme un charbon ardent posé sur son cœur, brûlait toujours sa douleur latente, persistante, féroce. Il vit en songe une fois son petit frère mort, ayant seulement dix mois, que, petit garçon, il avait porté dans ses bras, et il lui semblait qu'il courait encore avec le bambin sur l'épaule dans un champ épais de coquelicots.

Oh! s'il avait pu retrancher douze heures de sa vie!

Il aurait donné douze onces de son sang pour ces douze heures maudites! Bien que la fatalité lui criât: "N'aie pas peur! je suis là pour t'aider..." il craignait une force supérieure à celle de la fatalité et contre laquelle toute défense serait vaine. Ce maudit prêtre s'agitait encore dans sa citerne.

Combien de vie en eux auraient donc les morts! se disait-il quand il se fut assis sur son lit, les yeux fixés dans l'obscurité. Le temps, qui lui avait toujours paru trop court, coulait maintenant à gouttes précipitées. Regardant derrière lui, il lui semblait avoir vécu cinquante ans depuis le jour où le prêtre Cyrille était venu le trouver à la villa. Et il ne s'était pas écoulé un mois.

VI.—UN AUTRE GRAND COUPABLE

Il était loin d'être tranquille et allégé le cœur du pauvre don Antonio, le jour où il revint à Santafusca en compagnie de Martin, après un triste voyage à Naples et une triste journée passée dans les corridors du palais de justice.

Il avait été cité à l'audience par un ordre écrit, apporté par le maréchal des carabinieri, et il était venu, l'épouvante au cœur, en présence de M. le juge, qui l'avait tourmenté pendant une heure du plus insistant interrogatoire.

Passes pour l'interrogatoire! passe encore pour la vue de tant de sbires, de tant de geôliers, qui passaient en faisant cliqueter leur trousseau de clefs; et pour la vue de tant de portes de fer, de tant de barres qui fermaient de sombres souterrains! Passe pour tout cela, mais cette découverte d'intrigues, de mensonges, de trahisons, d'assassins... Et il avait porté sur sa tête par un instinct d'avarice le corps du délit! Il avait posé sur sa tonsure sacrée le témoignage exécré du crime!

Cette pensée suffisait à le faire frissonner sous les mêmes rayons d'un beau soleil de mai qui chauffait les coteaux et brûlait les moissons.

Martin, qui marchait devant sur la route empierrée, s'arrêtait de temps à autre pour attendre son curé, qui avançait les jambes avec effort, comme si vraiment elles étaient enchaînées.

Depuis quarante ans et plus, il bénissait ces champs le jour des saintes rogations.

Presque toute la population avait passé par ses mains, et le cimetière était plein de gens qu'il avait dirigés sur le chemin du ciel.

Dans sa simplicité et sa pauvreté, le vieux pasteur avait accompli son long voyage avec sérénité, père aimant de ses enfants, ami des abandonnés, soutien des faibles, avec une âme pure de toute mauvaise action, immaculée, vierge de toute souillure.

Pourquoi Dieu avait-il permis que, au déclin de sa vie, son petit pays fût affligé par un horrible sacrilège et sa maison souillée par l'infection d'un crime? Lui, qui avait toujours eu les mains nettes de tout péché, il avait, de ses mains consacrées au mystère divin, touché le prix du sang, et il s'était réjoui de le posséder, et il avait dormi sous l'ombre fatale d'un noir spectre, qui criait encore justice et vengeance.

Bien que jusqu'alors les résultats de l'enquête fussent peu clairs, tout donnait à penser qu'on marchait sur les traces sanglantes d'un crime.

Les témoignages de Philippin, de don Ciccio, de Gennariello, de Georges, des paysans de la Falda concordaient pour prouver qu'un inconnu, en costume de chasseur, avait eu la main dans cette mystérieuse intrigue.

Après trois ou quatre jours de rumeurs, le prêtre Cyrille aurait dû donner signe de vie, s'il était vivant. Dans une petite barque de pêcheurs, près de quelques rochers, on avait trouvé la gibecière d'un chasseur, que Georges avait aussitôt reconnue pour celle où il avait mis le chapeau du prêtre. Mais les traces s'arrêtaient là et le cavalier Martellini lui-même était embarrassé pour poursuivre, le terrain lui manquant de toutes parts.

D'autre part, beaucoup croyaient que le prêtre Cyrille était allé dans le Levant.

—Prenez courage, don Antonio, car, même si le prêtre est mort, ce n'est pas nous qui l'avons tué.

Ainsi parlait Martin, entendant son maître pousser de gros soupirs.

—Je suis persuadé que tout cela n'est qu'une lanterne magique et que les juges et les carabiniers ont pris un Arabe pour un prêtre. Un chapeau n'est pas un mort, et si un coup de vent emportait le mien au diable, cela ne voudrait pas dire que je serais mort.

—Puisse au moins être vrai ce que vous dites, Martin. Mais si vous saviez quel terrible soupçon est né dans mon âme depuis quelques heures, en pensant à toutes ces étranges complications!...

—Que voulez-vous dire à cette heure?

—Regardez là-bas...

—Où?

Don Antonio indiqua du doigt la villa de Santafusca, qui dormait en son muet recueillage, dans l'ombre d'une vaste brume.

—Eh bien! que pensez-vous?

—Je pense... rien; rentrons à la maison. J'ai la fièvre, j'ai besoin de me mettre au lit.

—Vous ne croyez pas que Salvator ait tué le prêtre?

—Oh! le pauvre idiot! il n'avait pas la force de tuer une mouche! Paix à ses cendres, et vive ce pauvre homme qui est mort. Salvator n'a fait que ramasser le chapeau à l'endroit où il l'a trouvé et l'a apporté à sa maison peut-être avec l'intention de m'en parler; mais il ne lui fut plus possible d'ouvrir la bouche depuis ce jour.

—Quel jour?

—Je ne sais, je ne sais, ne me faites plus parler.

Et les deux affligés continuèrent quelque temps leur chemin en silence.

Puis tout à coup, don Antonio, qui ne pouvait écarter ses méditations, prit la parole par cette question:

—Vous souvenez-vous du jour où nous avons lavé la figure aux saints de l'autel?

—Je m'en souviens.

—A quelle époque

—Attendez, c'était avant le dimanche "in albis", et précisément le jour où j'ai trouvé les bougies rongées par les rats. Non, la veille, non, plutôt le vendredi. Voici, précisément le jour du quatre du mois d'avril, le premier jour où j'ai sonné le carillon.

—Précisément, dit le curé, fronçant les sourcils.

Et il ne dit plus rien.

Mais il pensait que, comme il se trouvait devant la cure, Salvator était passé, tenant une lettre à la main, et avait dit:

—Il est arrivé, "le Baron!"

Le petit garçon de Menichella du Pressoir disait avoir vu un prêtre se diriger vers la villa par l'avenue des oliviers. Personne n'avait vu ni avant, ni après, le baron, et personne ne pensa à lui, si ce n'est le jour où il revint, si arrogant, à cheval. Le baron était une âme perdue, un besogneux, un mécréant, un matérialiste, et des légendes de terreur avaient leur source à Santafusca.

Avec ce soupçon fixé dans son cœur, don Antonio rentra dans sa

maison et se fit conduire dans sa chambre où il s'enferma pour pleurer, soupirer et prier.

Vers le soir, il fut saisi d'une fièvre de feu et fut mis au lit, répétant dans ses divagations les plus étranges choses du monde.

Martin et quelques bons paysans restèrent pour garder le malade, et pendant ce temps quelqu'un partit chercher un médecin et des remèdes.

VII.—IL N'Y A PAS LIEU DE POURSUIVRE

L'éminent cavalier Martellini était vraiment embarrassé pour trouver matière à procédure. Après que les différents témoignages et la contradiction même des faits eurent démontré l'innocence de Georges de la Falda et l'existence d'un second chapeau, qui venait en quelque sorte exclure le premier, il ne restait qu'une ombre introuvable, celle du fameux chasseur, que plusieurs avaient vu, il est vrai, mais qui s'était évaporé dans les airs comme un esprit.

L'habile et expérimenté magistrat se trouvait donc avoir dans les mains un procès hypothétique, avec un mort non constaté et un assassin volatilisé.

Il dit un jour à don Ciccio:

—Mon cher don Ciccio, je loue votre zèle, mais je souhaite que vos spécifics et l'argent de vos clients soient moins imaginaires que vos procès. Je tenterai encore quelques recherches, mais je ne peux garder en prison un pauvre garçon coupable d'avoir donné à boire à un chasseur.

—Mais ce chasseur existe.

—S'il existe, de grâce, dites-moi où il se trouve.

—Et le prêtre Cyrille qui n'a plus donné signe de vie.

—Cela ne suffit pas; il faut démontrer qu'il est mort.

—Et le chapeau trouvé dans les alentours de Santafusca, avec des bosselures, avec des traces de chaux et de briques.

—Choses sans importance. Le chapeau fut trouvé par le vieux Salvator, qui le porta chez lui, puis pris par don Antonio et envoyé au chapelier... Vous voyez que peu de raisonnements d'avocats vont aussi droits que ce chapeau.

—Quel intérêt avait le chasseur à se présenter au nom de don Antonio?

—Et courez après le chasseur!... C'est le phénix arabe:

*Ce qu'il est, chacun le dit;
Où il est, nul ne le sait.*

Je dirais de chercher premièrement le mort, s'il est mort; et puis nous chercherons le vivant, si c'est nécessaire. Par excès de zèle j'entendrai demain matin Son Excellence le baron de Santafusca, que j'ai déjà entretenu aux courses, et qui m'a promis quelques explications des lieux et quelques renseignements sur Salvator, son régisseur. Mais c'est bien pour aller jusqu'au bout. Et aujourd'hui je laisserai en liberté l'inculpé et les témoins.

Don Ciccio ne pouvait admettre que tout ce grand procès édifié sur son instruction faite chez Philippin dût finir comme une bulle de savon.

Selon lui, l'affaire avait été fort mal conduite, avec le bizarre système actuel de nos procédures, avec trop d'intervention des journalistes, avec trop de commérages, donnant le temps au vrai coupable (et il sentait, lui, qu'il y avait un coupable), de se mettre en sûreté et de déjouer les recherches de la police.

Ce fut à la direction du *Peuple catholique* qu'il épancha sa bile: "Toujours la même maladresse! ils ne voient donc pas que si le crime était probable avec un chapeau en main, il est doublement probable alors qu'ils en ont deux. Et cette gibecière de cuir ne crie-t-elle pas vengeance au ciel? et n'avons-nous pas deux paysans, trois maçons, un cantonnier et un aubergiste qui disent avoir vu tel jour, à telle heure un chasseur? Eh bien! non, ce ne sont pas des indications éloquentes, et parce qu'il s'agit d'un pauvre prêtre, on ne pense même pas qu'il vaille la peine de rechercher s'il est vivant ou mort... Mais si Dieu me donne assez de vie et de souffle, j'écrirai, moi, un opuscule sur "les vices de notre procédure". Il faut autre chose que parler des malfaiteurs de naissance, de force irrésistible, de kleptomanie, de folie raisonnable, d'école positiviste et d'école classique; plaisanteries! Il faut que les coquins soient pris et que la terreur des méchants fasse la sûreté de l'innocent. Voici ce qu'il faudrait à ces grands libéraux du code pénal, pour lesquels Romagnesi, s'il vivait encore, ne serait qu'un crétin raisonnant."

Don Ciccio, cette fois, était plus hérissé que son cylindre blanc.

VIII.—LE CHATIMENT

Ce fut seulement vers le matin que le baron put fermer un peu les yeux; mais, il s'éveilla avant sept heures. Pendant un instant, la grande préoccupation de la nuit ne lui revint pas à l'esprit, jusqu'au moment où une douleur fixée au cœur le ramena à réfléchir sur son malheur et il se ressouvint.

A la lumière du jour, sa situation lui parut bonne et sans périls. Il fallait bien une imagination volcanique pour voir dans la très anodine citation du cavalier Marellini quelque chose de plus qu'une invitation à déguster des huîtres à la mayonnaise.

—Un bel original celui-là! dit-il en riant, quand il eut relu encore une fois la lettre du cavalier. Si je pouvais lui envoyer la princesse à ma place, je suis sûr que je lui ferais perdre la tête. En attendant, faisons attention à ne pas perdre la nôtre.

Il sentait que toute sa vie était là, dans sa tête. De là était venue l'idée de tuer le prêtre, de là le principe qu'un homme ne vaut pas plus qu'un lézard et que vivants et morts fermentent tous dans le même levain.

De là, enfin, étaient venus les résolutions prudentes, les suggestions, les indications, les ruses et les plans de bataille.

Donc de là aussi devait venir la défense.

Il la sentait déjà toute pleine et armée comme une forteresse, cette pauvre tête, et quand il y porta la main, il lui sembla qu'il touchait un fourneau ardent.

Pauvre tête! Depuis un mois et demi, c'est-à-dire depuis le jour où le chanoine du Mont Sacré des Orphelines lui avait envoyé demander les quinze mille lires, elle n'avait plus eu une heure de trêve et de repos. Même les profonds sommeils dans lesquels il tombait de temps à autre n'étaient que les effets d'une énervante fatigue cérébrale.

Patience! c'était le dernier jour. Dans cinq heures, il pourrait partir sans donner des soupçons à personne.

Et tout en pensant à ces choses pour donner du repos et du soulagement à sa tête, il achevait de s'habiller. On avait rarement vu le baron de Santafusca plus élégant: gilet blanc, chapeau lustré, gants clairs et très frais, faux-co! haut, une canne d'ébène à pomme de platine et un parfum d'iris s'exhalant de toute sa personne.

Pour passer le temps, il écrivit un billet doux et parfumé à la princesse, pour lui dire que, à six heures, il irait dîner chez elle.

"Je veux avoir avec vous un long entretien, écrivait-il, duquel peut dépendre tout le bonheur de ma vie future?" Quel entretien? Il ne le savait pas bien lui-même: mais il écrivait ainsi pour vivre en quelque sorte au delà de cette heure pénible.

Il croyait avoir gagné beaucoup de temps et il s'aperçut, quand il fut dans la rue, qu'il était à peine huit heures et demie. Il avait encore une heure et demie à attendre.

Que pouvait-il faire en attendant? Il entra un moment chez Compariello, où se trouvait seulement le patron, et s'arrêta à causer avec lui des courses et de choses indifférentes, tout en roulant une cigarette entre ses doigts.

—Je vous croyais à la villa, baron, dit Compariello.

—Pourquoi?

—Parce que l'*Omnibus* parle d'une visite que le chroniqueur a faite à Votre Excellence dans sa magnifique villa de Santafusca.

—Où est cet *Omnibus*? Ce doit être cet animal de Cecere. Oui, c'est bien lui! ajouta-t-il en parcourant des yeux le journal. Et c'est ainsi qu'on écrit l'histoire, en escroquant un dîner à un homme de bonne foi!

—Et pour vendre un numéro de plus. On dit que de ce chapeau doit sortir un grand procès, mais je crois qu'il n'en sortira rien.

—Je suis appelé, moi aussi, ce matin. Je ne sais trop ce que je dirai, car je n'ai jamais eu grande intimité avec les prêtres. Mais le cavalier Martellini veut me faire goûter certaines huîtres...

—Moi, j'ai un Lipari, Excellence, dans lequel les huîtres nagent comme si elles étaient vivantes.

Bien que les propos succédassent aux propos, l'aiguille de la pendule ne marquait que neuf heures.

Dieu bon! encore une heure! Les journaux lui donnaient mal au cœur. Il resta une minute à regarder dehors, le front appuyé aux vitrages de la boutique, les gens qui allaient et venaient, alertes, à leurs affaires, indifférents, insouciant.

Il sortit, allant à l'aventure, jusqu'à ce que le hasard le portât devant l'église du Petit-Hôpital où le prêtre Cyrille avait entendu sa dernière messe.

Là son attention fut attirée par un cortège de pauvres gens, partie pêcheurs et partie ouvriers, qui portaient un petit enfant à baptiser; et comme le baron ne cherchait qu'une occasion de tromper le temps et de laisser reposer sa tête par une distraction exté-

rieure, il se laissa attirer dans l'église par la petite troupe qui allait se grossissant de tous les gamins qui fourmillaient dans les impasses. Que de joie brillait dans les yeux de cette engeance malpropre!

Une fillette, sans doute la sœur ou la petite tante du bambin, le tenait sur ses bras, et le serrait sur sa poitrine avec un amour de mère, tandis que le père du nouveau-né—qui avait l'air d'un mercier—tournait et retournait autour d'un pilier, en faisant tourner son chapeau dans ses mains. C'était son premier garçon, et le papa ne savait manifester autrement son timide contentement.

Santafusca pour la seconde fois envia un à un toute cette canaille de misérables, qui avaient trouvé la manière d'être heureux et qui n'avaient pas le germe d'une idée dans la tête.

Au grand autel un moine disait la messe, avec une chasuble rouge flambante. Un vieux prêtre courbé et prosterné sur les bancs d'œuvre toussait fortement, la tête dans ses mains.

Depuis longtemps "le Baron" n'était entré dans une église, et il sentit, en regardant en haut et autour de lui, que ces murailles sacrées auraient pu autrefois l'enfermer et le défendre contre le terrible monstre social qui grondait dans les rues. Il s'y trouvait des corridors sombres et secrets, où il aurait fait vœu de se blottir toute sa vie, pourvu que sa tête (cette pauvre tête) eût pu cesser une fois de penser, de réfléchir, de raisonner.

Il sentait peut-être s'agiter en lui d'antiques sensations religieuses du premier âge, recouvertes mais non étouffées par les ruines de sa vie de libertinage, et certaines images se dégageant des plus intimes replis du sentiment, traversaient peut-être son âme comme un vol de blanches colombes sur l'aride plaine d'un désert.

Dans sa vie il avait pensé autrefois à se faire moine. A seize ans, vierge encore d'âme et de corps, et accablé par la douleur d'avoir perdu sa mère, il s'était laissé conduire par un pieux moine à Montecassino, où il resta trois jours et trois nuits à contempler le ciel et la vallée de l'étroite fenêtre d'une cellule.

Quelle paix, quel repos immense dans cette lumineuse solitude!... Ah! si, avant le soir, il avait pu arriver là-haut, et demandant l'hospitalité au nom de Dieu, cacher le reste de ses jours dans une cellule souterraine, d'où il n'aurait vu qu'un seul coin du ciel... pourvu qu'il ne pensât plus!

Dans une niche au-dessous de l'autel de la Vierge aux Douleurs, gisant sur un amas confus de tibias et de fragments d'ossements humains, des crânes regardaient au dehors à travers un petit grillage de fer, par leurs orbites noirs et profonds, avec une expression d'inquiète curiosité.

Un de ces crânes avait une barrette de prêtre poussiéreuse et rongée par le temps, par ce Temps, grand philosophe patient, qui, de même que l'espace infini, arrange bien des choses.—Il n'y aurait rien d'étrange, pensa le baron, à ce que le hasard apportât un jour le crâne fracassé du prêtre Cyrille pour discourir avec son crâne dur de pêcheur, au fond d'une niche de l'ossuaire de Santafusca. L'ossuaire est une petite chapelle qui se trouve au croisement de deux chemins ruraux, et dont les fenêtres s'ouvrent au couchant, c'est-à-dire du côté de la mer. De nombreuses têtes de vieux paysans, morts durant la contagion de 1630, regardent depuis deux cent cinquante ans la mer azurée et le Vésuve fumant. La pluie lave de temps à autre ces fronts sans rides qui se dissolvent lentement pour retourner à leurs éléments, parmi lesquels domine le phosphate de chaux.

"Le Baron" pensait à ce temps de sa lente consommation chimique avec la même douceur qui le faisait rêver, en écrivant à la princesse, un entretien au-dessus de toute frayeur, un entretien d'amour.

Un grand bruit de voix et de piétinements pressés détournait le malheureux d'une contemplation et d'une méditation qui le tenaient immobile et comme enchaîné dans leurs évolutions. La foule se pressait vers la porte, faisant cercle autour du marmot, qui avait eu la triste idée de venir au monde, peut-être par le désir d'être mort lui aussi un jour depuis deux cents ans et de rester à contempler l'air et le rien à travers le grillage d'un ossuaire.

Il entendit une sonnerie d'heure. C'était dix heures.

Il regarda l'horloge. Il avait encore cinq minutes.

Devait-il vraiment aller trouver le juge ou courir au contraire à la station, sauter dans le premier train en partance, prendre le large? Si ce n'était la cellule, le bois pourrait le sauver. Moine ou brigand, pour lui c'était tout un, pourvu qu'on ne mit pas la main sur lui.

C'est ainsi qu'il pensait encore en lui-même, pesant le pour et le contre, la vie ou la mort, et tout ou rien, lorsqu'il était déjà en vue du Palais de justice. C'était comme deux forces agissant en lui, l'une raisonnable, qui travaillait dans le vide, sans engrenages; l'autre, instinctive et douloureuse, qui le poussait en avant. Ce que nous éprouvons tous quand nous allons nous faire arracher une dent qui nous fait souffrir les tortures de l'enfer: la volonté a peur, mais la douleur nous pousserait la tête sous la hache.

(A suivre)

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 442



Scène de Colin-Maillard.

Ont trouvé la solution juste: Mmes F Allard, U Boudreau, E Champagne, L Daigle, McKenven, J A Savard, L Sicard, J St-Pierre, A Thomas, A Tremblay, Mmes A Hébert, C Jean, M L Monty, M Pagé, E Paulin, A Perras, L Tessier, A Vallée, MM Z Bernier, A Daigneault, A Deslongchamps, A Dumouchel, J Maranda, J Palut, A D Richards, Montréal; Mlle C Baril, Arthabaskaville; Mlle M R Beaulieu, Bic; W Morin, Brockville, Ont; Mme L G Pinault, Campbellton, NB; Mlle R A Gagnon, Cedar-Hall, Qué; Mlle C Bourret, Charlesbourg, Qué; Mme L Audet, Coaticook, Qué; H Popin, De Lorimier, Qué; Mlle M Lambert, J Lambert, D'Israéli; Mmes F Méthot, E Savard, Hull; Mlle M Asselin, Jacques-Cartier, Qué; F X Lussier, Lake Weedon, Qué; Mme H Racine, Limoilou, Qué; J T Perrow, Maria; A Beauchemin, Marieville, Qué; Mmes M D'Anjou, B Rouleau, Matane; Mlle R A Bouché, Mont Louis, Qué; Mlle G Olivier, Montreal Annex; Mme Jos Trépanier, Ormstown; Mme A Fortin, Mlle R Archambault, L Charette, M Lépage, MM J M B Boulay, F J Clapin, S D'Auray, Ottawa; Mmes C Blouin, A G Matte, Mmes D Fréchette, B Laperrière, A Belleau, Québec; Georgette, Rimouski; Mlle A Leblond, Rivière Trois-Pistoles; C J Levesque, Rivière du Loup Stn; Mme A Couture, T Fradette, Scott Jnc; Mlle G Mercier, St-Antoine de Bienville; Mme Sheridan, Ste-Cunégonde; Mlle C Lapointe, St-Blois; S Bessette, St-Henri, Montréal; Mlle D Leblanc, St-Janvier; J O Carneau, St-Sauveur; Mlle E D'Anjou, Trois-Pistoles; Mlle C Bord, Trois-Rivières; Mmes R E Mailloux, P Neveu, Valleyfield; Mmes Blanchette et Claron, Vaudreuil; Mmes A Giroux, A Morin, Mlle H Laurin, M A Lafortune, Viauville; I. Couillard, Victoriaville;

Mlle B Wissell 2 f, Ville St-Louis; Mlle A Plante, West Wickham; D B Brunelle, Arctic, RI; C Brodeur, Arctic Centre, RI; Mme A Chenette, Brookline, Mass; Mlle J Caron, Brockton, Mass; Mlle C Girouard, Biddeford, Me; Mlle M Duford, Dover, N H; Mme L Côté, Mlle C Lajeunesse, A Bouvier, Fall River, Mass; Mlle Z Aubin, Fitchburg, Mass; L Fradet, Franklin Falls, N H; Mme J Légiaré, L Fleury, Holyoke, Mass; Mme P Lavalée, Lawrence, Mass; Mlle A Rivard, Lewiston, Me; Mlle M A Demers, H Cinq-Mars, A Perrin, Lowell, Mass; F J Houlné, R Lapalme, A Paquin, Manchester, NH; Mme R Bouffard, Marlboro, Mass; Mlle E Dugas, D Kertin, New Auburn, Me; Mme F S Caro, Mmes A Fidel, A Poutz, MM J M Dossat, A N White, Nouvelle-Orléans, Le; Mlle I Dumaine, Phenix, RI; A Tardif, Salem, Mass; A Duchesne, St-Albans, Vt; Mlle E Langevin, Suncook, NH; M Oscar Deshaies, Taftville, Conn; Mmes Z Caron, A Doire, Woonsocket, RI; Mlle R Brochu, Worcester, Mass.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme A Thomas, 755 Ontario, Montréal; Mlle R A Bouché, Mont Louis, Qué; Mme Jos Trépanier, Ormstown, Qué; Mlle B Laperrière, 226 D'Aiguillon, Québec; A Perrin, 58 Elm St, Lowell, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des primes sont priées de se présenter au bureau du SAMEDI.

Concours Spécial du 10 Juin

DESSIN A RECONSTITUER



SOLUTION.

Ont trouvé la solution juste: Mlle A Vallée, Montréal; A Bouchard, Bienville, Qué; J Lambert, D'Israéli; O Houle, Maisonneuve; Georgette, Rimouski; Mme A Chenette, Brookline, Mass; Mlle A Rivard, Lewiston, Me; J M Dossat, Nouvelle-Orléans, Le.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle A Vallée, 317 Hôtel-de-Ville, Montréal; Octave Houle, 512 Lasalle ave, Maisonneuve; Mlle Georgette, Rimouski, Qué; Mme A Chenette, Brook-

line, Mass; Mlle Andrea Rivard, Lewiston, Me.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des primes sont priées de se présenter au bureau du SAMEDI.

droit, ainsi que tout le monde, de juger les gens et les choses comme bon me semble. Il est donc naturel, usant de ce droit, que je ne le refuse pas aux autres quand c'est de ma personne qu'il s'agit.

—Mais, dit le bon jeune homme, vous n'abusez pas de ce droit; d'autres en abusent.

—En êtes-vous bien sûr? Ils ont l'air d'abuser parce qu'ils emploient, peut-être, des termes grossiers, mais la grossièreté est une des formes servant à la manifestation de la pensée humaine, une forme comme une autre. Elle offre cet avantage qu'elle dispense de recourir à des arguments probants. Elle est expéditive, péremptoire et donne une apparence de raison à des gens manquant de la faculté de raisonner.

Les journalistes qui recourent aux invectives ont d'autant plus raison d'agir comme ils le font qu'ils ont réuni autour d'eux, par leur procédé de discussion, une clientèle à l'esprit fruste, peu subtil. Et, de ce fait, l'invective apparaît à cette clientèle comme la meilleure des réponses. Elle les satisfait complètement.

Voyez ce qui se passe dans les disputes de la rue: l'argument suprême est le mot qu'illustra Cambronne. L'homme qui l'emploie avec une suffisante énergie a des chances de rallier à sa cause l'opinion publique, représentée par les badauds. Ces badauds, gênés par le mouvement des passants, ne sauraient s'intéresser à une discussion s'appuyant sur des raisonnements. Il faut frapper leur imagination.

C'est par suite de cette notion, instinctive mais juste au fond, que certains journalistes emploient l'invective comme procédé de discussion. Ils donnent ainsi aux autres la sensation qu'ils frappent juste, parce qu'ils frappent fort.

UN SACRIFICE
—Encore du gâteau? Mais tu vas être malade...
—Eh bien, donne-m'en encore un morceau et téléphone pour le médecin.

ENTRE AGENTS
—Vous dites partout que je suis un *humbug* de première classe.
—Je n'ai jamais dit: première classe.

JEUNE HOMME CANDIDE
—Vous voulez de l'emploi? Que savez-vous faire?
—Rien en particulier. Dans tous les cas, ce n'est pas tant le travail que le salaire que j'ai en vue.

PLUS EXACT
—Ixe devient associé de Plumard comme avocat.
—Tu veux dire comme complice.

APRES LA CEREMONIE
La vieille.—Je ne vois pas de bon sens dans cet usage pour les mariées de se voiler la figure.
La jeune.—Vous le verriez si vous étiez la mariée.

SUR LA PLAGE
—Croyez-vous, mademoiselle, que la cigarette affecte la cervelle?
—Je ne pense pas. Du moins, les gens qui en ont ne fument pas la cigarette.

ELLE EN A EU ASSEZ
—Pourquoi une femme aussi intelligente a-t-elle épousé une pareille buse?
—Vous ignorez que son premier mari était un génie.

UN COMPROMIS
Elle.—Le fauteuil est pour vous; prenez-le sans vous occuper de moi.
Lui.—Si nous le prenions tous les deux?

CONFIDENCES D'UN JOURNALISTE

Je rencontre hier, écrit Henri Harduin, un bon petit jeune homme appartenant au monde des arts. Il m'aborde et me dit: "Cher maître..."

Cette appellation est habituelle dans son monde. Dès que je l'entends, ma mémoire évoque le souvenir d'une vieille bonne campagnarde que j'avais, étant tout gamin.

Lorsque, tapant des pieds, je prétendais faire telle ou telle chose défendue, disant que j'étais le maître, elle me répondait très tranquillement: "Oui, le maître de mener les poules pisser."

Ça n'a pas beaucoup changé depuis, de sorte que l'appellation flatteuse à moi adressée par le jeune épithète ne m'enorgueillit pas outre mesure. Je le laissai continuer.

Il ajouta:
—Avez-vous lu tel journal, et tel autre?

Il me cita ainsi le nom de trois feuilles.

—Non, pourquoi? Ils disent du bien de moi?

—Au contraire, ils vous attaquent avec violence.

—Ah! très bien, je vous remercie de me prévenir. De cette façon, j'évitai de les lire.

Et je vis que le jeune homme était très étonné, ce qui m'engagea à lui faire une petite conférence.

—Comprenez bien, lui dis-je, le mécanisme de la chose. Pourquoi un journaliste attaque-t-il un monsieur? Pour lui être désagréable. Si le monsieur ne lit pas l'article, l'affaire est manquée. Le journaliste n'a pas été désagréable au monsieur: donc, ne jamais lire un journal dans lequel on vous attaque. Premier point. D'ailleurs, je le lirais que ce serait, quant à moi, le même compte. La bienfaisante nature, à mesure que j'avancé dans la vie, a recouvert mon amour-propre d'une carapace auprès de laquelle celle du homard est une peau de jeune fille.

Second point. Je considère que j'ai le